

EJ | USA



Hier et aujourd'hui

L'histoire afro-américaine vue par une nouvelle génération

Rédaction **EJ|USA**

IIP/CD/WC

U.S. Department of State

2200 C Street, NW

Washington, DC

20522-0501 USA

Courriel: ejusa-suggestions@state.gov

ISBN Abonnement 978-1-622-39948-2

ISBN Numéro unique 978-1-625-92201-4

Département d'État des États-Unis
Bureau des programmes
d'information internationale

Coordinateur

Macon Phillips

Directeur de la publication

Nicholas Namba

Directeur-concepteur

Michael Jay Friedman

ÉQUIPE ÉDITORIALE

Directrice de la rédaction

Elizabeth Kelleher

Rédacteurs

Kourtnei Gonzalez, Sasha Ingber, Lauren Monsen, Mark Trainer, Andrzej Zwaniacki

Maquettistes

Lisa Jusino, Julia Maruszewski, Lauren Russell

Collaborateurs

Lonnie Bunch, Olabajo Dada, Michael Gallant, Natalie Hopkinson

Couverture

Lauren Russell/adapté de: Urban lowrider, Brian Sullivan/Stock/Thinkstock; orchestre de jazz dans une rue de New York, Isabel Da Silva Azevedo Drouyer/iStock/Thinkstock; Martin Luther King, ©Getty Images

Quatrième de couverture

Adapté de Telnov Oleksii/
Shutterstock.com

Traduction

Service linguistique IIP/CD/T

Maquette de la version française

Africa Regional Services, Paris

ÉDITEUR

Le Bureau des programmes d'information internationale du département d'État des États-Unis publie la revue électronique *EJ|USA*. Cette publication mensuelle examine les principales questions intéressantes des États-Unis et la communauté internationale ainsi que la société, les valeurs, la pensée et les institutions des États-Unis.

Chaque numéro d'*EJ|USA* est publié en anglais, en format papier et sous forme électronique. La revue peut également être disponible en arabe, chinois, espagnol, français, persan, portugais, russe ou autre langue. Toutes les revues sont cataloguées par volume et par numéro.

Les opinions exprimées dans les revues ne représentent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis. Le département d'État des États-Unis n'est nullement responsable du contenu ou de l'accessibilité des sites Internet indiqués en hyperlien; seuls les éditeurs de ces sites ont cette responsabilité. Les articles d'*EJ|USA* peuvent être reproduits ou traduits en dehors des États-Unis. Les photographies et les illustrations publiées dans ces revues peuvent être librement reproduites, sauf mention explicite de droit d'auteur, auquel cas elles ne peuvent être utilisées qu'avec l'autorisation du titulaire du droit d'auteur indiqué dans la revue.

EJ|USA

©BRETT WINTER LEMON



Toni Blackman, entourée de rappeuses de Rhyme Like a Girl.

Février 2014

Hier et aujourd'hui

L'histoire afro-américaine vue par une nouvelle génération

ZOOM

10 **HIER ET AUJOURD'HUI**

Le quartier de l'Amérique noire dans la capitale | De l'admiration à l'action |
Le rap, la poésie et les filles

Rubriques

3 **COUP D'ŒIL SUR L'AMÉRIQUE**

Si, si! De bons petits plats à l'aéroport ! | La fin du papier | L'effet Silicon | Amis à fourrure et frayeurs |
Casse-tête et cellules grises | Oui aux énergies alternatives

4 **ENSEIGNEMENT**

Une nouvelle langue, une nouvelle voix

6 **SCIENCES**

Comme des super-héros

8 **MARCHÉ**

Le partage: tout le monde y trouve son compte

18 **COMMUNAUTÉS**

Les filles aussi, elles programment!

20 **PAIX ET SÉCURITÉ**

Dites-le avec des dessins

LOISIRS

22 À la campagne, les robots marchent comme sur des roulettes

24 Quel mardi!

27 **ARTS**

Préserver les trésors du monde

28 **LE MOT DE LA FIN PAR LONNIE BUNCH**

Dans le sillage des années 1960

29 **DOCUMENTATION**

Lexique anglais

D'un point à l'autre



Les leçons qu'on retient

Pour moi, la vie est un enchaînement d'expériences reliées entre elles par des leçons. Certaines sont durement acquises et impérissables ; d'autres, faciles à apprendre, sont vite oubliées. Lorsque le photographe David Peterson et moi-même nous sommes rendus à un cours d'anglais seconde langue (ASL) à la bibliothèque centrale Charles Beatley d'Alexandria, en Virginie, pour préparer un article sur l'enseignement destiné à être publié dans ce numéro de la revue *EJ|USA*, je me suis soudain retrouvée à regarder les autres apprendre.

Vingt-quatre adultes étaient massés dans une petite salle pour suivre un cours. Ils venaient, entre autres, du Kazakhstan, de Bolivie, de Thaïlande et de Mauritanie. Certains n'étaient aux États-Unis que depuis une semaine.

Ils se sont d'abord exercés à la lecture et à la prononciation en répétant des phrases tirées d'un livre. Ensuite, ils ont associé des mots à leur définition, par exemple le mot « stéréotype » et la formule « un préjugé souvent erroné sur un groupe d'individus ou d'éléments ayant une caractéristique particulière en commun ». Ils ont également appris que certaines expressions étaient des faux amis, comme *bringing home the bacon* et *bread winner* : il s'agit de « faire bouillir la marmite » (et pas nécessairement de rapporter du bacon à la maison) ou d'être un soutien de famille (littéralement : celui qui gagne le pain).

En apprenant l'anglais, ils augmentent leurs chances de décrocher un emploi et de s'adapter à la culture américaine. Mais ce n'est pas là le seul avantage. Apprendre la langue leur permet de se faire entendre dans un milieu qui ne leur est pas familier.

Certes, j'ai dû réveiller le mime qui sommeille en moi pour leur demander la permission de les prendre en photo, et ils pourraient ne pas oublier de si tôt mes gesticulations désordonnées. Mais voir leur visage s'illuminer et un sourire se glisser sur leurs lèvres quand ils ont compris ce que je voulais leur dire, c'est un souvenir qui restera très vivace.

J'espère que les articles de ce nouveau numéro de la revue vous plairont. Des filles fascinées par la programmation informatique aux figures de proue de la lutte pour les droits civiques hier et aujourd'hui, les personnes qu'ils nous font découvrir sont toutes sorties grandies des épreuves de la vie.

Sasha Ingber



improve your **english**

and learn about **american culture!**



americanenglish.state.gov



© AP IMAGES

Si, si ! De bons petits plats à l'aéroport !

Voilà de quoi redorer le blason de la nourriture d'aéroport. À en juger d'après une enquête du *Moodie Report* sur la nourriture et les boissons en vente dans les aéroports à travers le monde, le hall F de l'aéroport d'Atlanta arrive en tête du classement des aires de restauration. C'est l'aéroport JFK de New York qui propose la meilleure enseigne de restauration rapide, Shake Shack, et le Cru Wine Bar de l'aéroport international de Denver est un bar à vins sans pareil.

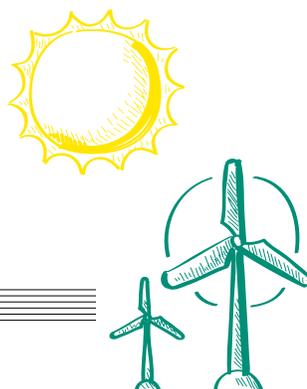
La fin du papier

La demande de magazines et journaux publicitaires en Amérique du Nord a diminué de 21 % au cours des dix dernières années, d'après le Conseil des produits des pâtes et papiers (Pulp and Paper Products Council, PPPC). Environ 120 usines de papeterie ont mis la clé sous la porte depuis l'an 2000 du fait de la baisse de la demande. Maintenant que les tablettes, les liseuses électroniques et les ressources d'information en ligne, sites de journaux compris, font de plus en plus d'adeptes, cette tendance ne devrait que s'affirmer. D'ici 2025, la quantité de papier utilisée pour la publication pourrait diminuer de 50 %, prédit le groupe de recherche RISI.

Casse-tête et cellules grises

Les passe-temps qui nécessitent du papier et un crayon pour tout matériel ont conservé leur popularité aux États-Unis, même si les Américains dépensent chaque année des milliards de dollars à l'achat de jeux pour ordinateurs. Ils sont dix millions à jouer deux fois par semaine au sudoku, un jeu de chiffres qui fait travailler les méninges, et treize millions à s'adonner tout aussi souvent aux mots croisés pour tester leurs connaissances lexicales. C'est surtout dans les quotidiens que ces mordus des chiffres et des lettres

vont chercher des grilles à remplir. Une récente étude montre que ces passe-temps pourraient stimuler les capacités cérébrales.



ADAPTÉ DE BIORAVEN/SHUTTERSTOCK.COM

Oui aux énergies alternatives

La plupart des Américains sont pour les énergies alternatives. Selon Gallup, ils sont trois sur quatre à espérer que le pays développera davantage l'énergie solaire, et presque autant (71 %) à souhaiter la progression de l'éolien. Seuls 46 % estiment que le pays devrait miser davantage sur la production de pétrole, et une part encore plus faible (37 %) voit dans le développement du nucléaire un objectif de première priorité.

L'effet Silicon

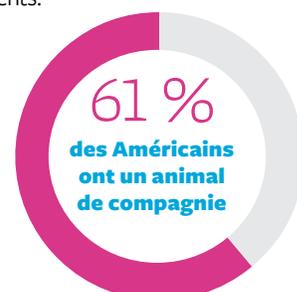
Au moins 25 agglomérations dans le monde donnent à leur centre d'affaires de haute technologie un nom qui contient le mot *Silicon*.

L'expression « Silicon Alley », qui à une certaine époque décrivait un quartier de Manhattan, est aujourd'hui reprise par la presse économique pour désigner le secteur technologique de New York. La « Silicon Pyramid » évoque les entreprises de conception de logiciels en Égypte. Il y a aussi la « Silicon Glen », un autre bastion de la technologie, près d'Édimbourg, en Écosse.

Tous ces centres espèrent ainsi s'approprier un peu du pouvoir magique que l'on prête à la Silicon Valley, haut lieu de l'innovation et de la création d'emplois, suggère John McLaughlin, président d'une association d'histoire locale. Il sait de quoi il parle. Jusqu'à une date récente, son organisation à but non lucratif s'appelait la Santa Clara Valley Historical Association. Quand elle a été rebaptisée Silicon Valley Historical Association, le personnel a constaté une augmentation notable du nombre de visites sur le site Web de l'association et découvert que son nouveau nom était consulté deux fois plus que l'ancien sur le moteur de recherche Google. « Nous aurions dû procéder à cette modification il y a des années », s'exclame John McLaughlin.

Amis à fourrure et frayeurs

Environ 61 % des Américains ont un animal de compagnie, et plus encore croient que les chiens font de meilleurs compagnons que les chats, d'après un sondage de Public Policy. En revanche, les Américains ont généralement une peur folle des serpents.



Une nouvelle langue, une nouvelle voix

OLABAJO DADA

PHOTOS © D.A. PETERSON



L'anglais s'apprend même en dehors des cours de langue.



Du savoir en plus !



D'autres ressources pour apprendre l'anglais.

À l'**Eastway Middle School**, le collège où j'enseigne à Charlotte (Caroline du Nord), les mains agitées des élèves se lèvent dès que je sors le livre du jour – *The New Boy Is Lost*, d'Elizabeth Claire, un livre illustré racontant l'histoire d'un jeune immigrant japonais aux États-Unis.

« On peut le chanter ? », demande Roman Diyali, un élève de quatrième originaire du Népal.

Je leur demande : « Vous voulez chanter le livre ? »

Les quatre étudiants du groupe de lecture opinent du chef avec enthousiasme. L'un d'entre eux gratte déjà une guitare imaginaire.

J'enseigne l'anglais seconde langue (ESL). Mes élèves sont des réfugiés du Népal, de Somalie, de la République démocratique du Congo et d'Irak, ainsi que des migrants originaires du Mexique et de presque tous les pays d'Amérique centrale. Leurs parents, en quête de débouchés ou de sécurité, les ont emmenés avec eux aux États-Unis. Comme le protagoniste du livre, Taro, nombre de mes étudiants étaient intimidés à l'idée de repartir à zéro dans un nouvel endroit où l'on parlait une nouvelle langue.

« J'avais peur de venir ici. Je n'avais pas d'amis et tout le monde parlait trop vite. Je ne comprenais rien », affirme Puran Bhujel, un élève de quatrième originaire du Népal et qui est arrivé aux États-Unis il y a plus d'un an.

Aujourd'hui, Puran, qui parle également hindi et dzongkha, la langue nationale du Bhoutan, lit, écrit et parle suffisamment bien l'anglais pour pouvoir suivre les cours de langue anglaise avec ses camarades anglophones. Il attribue ses progrès rapides à la qualité des enseignants ainsi qu'aux logiciels mis à la disposition des élèves sur les ordinateurs de l'école. Selon Puran, l'accès à la technologie constitue la plus grande différence entre son école au Népal et celle-ci, en Caroline du Nord.

Irvin Rivas, un camarade de classe qui a quitté le Salvador pour vivre avec sa mère, a trouvé l'environnement scolaire aux États-Unis

bien différent de celui qu'il connaissait dans son pays natal. « On n'avait que des tableaux. Les toits et les fenêtres étaient en mauvais état, et quand il pleuvait, on n'avait pas école », fait-il observer.

Culture ESL

Au-delà de la technologie et de l'infrastructure, les programmes ESL de l'école maternelle à l'école secondaire déploient des stratégies qui associent l'apprentissage des diverses matières et l'acquisition linguistique. Les élèves n'apprennent pas l'anglais de façon isolée, mais ils appliquent directement leurs nouvelles connaissances linguistiques aux mathématiques, aux sciences, à l'histoire et à la géographie, par exemple. Le Protocole d'observation des instructions en milieu protégé (Sheltered Instruction Observation Protocol), qui regroupe les stratégies d'apprentissage les plus efficaces et est utilisé depuis les 15 dernières années, passe par des supports visuels et des activités en classe qui placent les élèves dans des scénarios réalistes pour leur permettre de pratiquer leur anglais.

Emily Scott, enseignante au Eastway Middle School, rattache les concepts présentés en classe au vécu de ses élèves de sixième. « Récemment, raconte-t-elle, on a fait un travail écrit sur ce que représente la famille dans leur culture ; on a examiné les différences et les similitudes entre les cultures. » Cette méthode permet d'instaurer une relation, dans la mesure où l'élève et l'enseignant procèdent à un échange de vues sur leurs valeurs.

« J'aime bien parler aux élèves avant et après les cours. J'essaie d'être très ouverte quant à leurs notes, et je leur remets des rapports d'appréciation plus souvent que je n'y suis tenue », explique Eliza Gardner, qui enseigne des cours de troisième et de seconde au lycée West Mecklenburg High School de

Environ 80 % des universités du pays proposent également des cours d'ESL à leurs étudiants étrangers

Charlotte. Ainsi, ajoute-t-elle, ils prennent confiance en eux quand ils voient que leur niveau en anglais s'améliore.

Environ 80 % des universités du pays proposent également des cours d'ESL à leurs étudiants étrangers, selon l'*U.S. News & World Report*. Les cours s'adressent aussi bien aux débutants qu'aux étudiants d'un niveau avancé. À l'université Portland State, dans l'Oregon, 10 % des diplômés en 2010 avaient suivi des cours d'ESL. À l'université de Buffalo, dans l'État de New York, l'English Language Institute propose un large éventail de cours supplémentaires, dont un programme d'orientation culturelle et des ateliers de discussion.

Pour Eliza Gardner et Emily Scott, aider les nouveaux arrivants à surmonter la barrière de la langue est gratifiant. « Je ne crois pas que je pourrais trouver mon bonheur dans un autre métier, explique Emily Scott. Enseigner l'anglais seconde langue est la combinaison parfaite de mon amour pour mon prochain, pour la culture et pour l'enseignement ».

Revenons-en à ma classe ; après avoir distribué une copie de *The New Boy Is Lost*, je leur donne quelques pages à mettre en musique et leur laisse 15 minutes pour lire, composer, répéter et présenter leur chanson. Pour un quatuor vocal formé à la va-vite, leur performance est émouvante. ■

Méthodes d'enseignement de l'ESL

1 La méthode audio-orale

Les étudiants mémorisent un dialogue et le répètent pour améliorer leurs compétences communicatives.

2 La méthode directe

Des illustrations donnent le sens pour décourager le recours à la traduction.

3 La réponse physique totale

Les étudiants répondent de façon non verbale, ce qui permet aux enseignants de vérifier leur compréhension.

4 La méthode naturelle

Elle cible le développement de la langue orale et décourage la correction des erreurs ou l'apprentissage de la grammaire.

5 L'approche communicative

« L'apprentissage par la pratique », quand les élèves partagent des informations personnelles, entre autres, avec un camarade de classe.



Des étudiants des quatre coins du monde ou presque suivent un cours de langue.

D'UN POINT À L'AUTRE : CHARLOTTE ● ; PORTLAND ● ; BUFFALO ●

Comme des super-héros

SASHA INGBER

Si vous avez toujours rêvé de posséder une force surhumaine, des pouvoirs de guérison ou d'être invisible, alors n'attendez plus et allez jeter un coup d'œil sur les inventions présentées par « We the Geeks » [Nous les geeks]. Cette série de discussions en ligne a été lancée en 2013 à la Maison-Blanche pour faire connaître les sujets qui sont traités au Bureau de la science et de la technologie. Ce dernier est chargé d'élaborer des politiques et de conseiller le président sur les questions liées aux sciences et à la technologie. C'est un secteur important pour la Maison-Blanche parce que la filière de la haute technologie est à l'origine de la création de milliers d'entreprises qui font travailler des millions d'Américains.

« Nous le revendiquons. Je suis fier d'être un geek, et c'est de ça qu'il est question dans cette série de conversations », affirme Phillip Larson, conseiller politique pour l'espace et l'innovation, et l'un des producteurs de We the Geeks. En juillet 2013, cette série a dévoilé les réalisations de quelques chercheurs dans le domaine des sciences des matériaux, innovations qui font entrer certains pouvoirs de super-héros dans le champ du possible.

« ESSAYEZ UN PEU DE FAIRE MIEUX QUE MON VENDREDI APRÈS-MIDI... CÔTOYER DE BRILLANTS ESPRITS QUI CHERCHENT À SAUVER LE MONDE. »

« JE PEUX VOUS DIRE À QUEL POINT C'EST FORMIDABLE D'AVOIR UN GOUVERNEMENT QUI DONNE LE TON À LA CULTURE GEEK! »

« GEEKS DU MONDE ENTIER, ON A RÉUSSI! MÊME @WHITEHOUSE NE NOUS QUITTE PLUS. »

TWEETS À "WE THE GEEKS"



« LE POURCENTAGE DES AMÉRICAINS QUI TROUVENT LES GEEKS "EXTRÊMEMENT INTELLIGENTS" A AUGMENTÉ DE 15 % DEPUIS 2011. »

LE POUVOIR DE GUÉRISON

« Peut-on reproduire de la peau humaine ? », s'est demandé Chao Wang, chercheur post-doctorant en sciences des matériaux à l'université Stanford. Avec une équipe de chimistes et d'ingénieurs, il a créé une peau synthétique sensible au toucher et qui cicatrise comme une peau humaine. Ce matériau hybride de couleur grise, qui tient du métal et du plastique, se régénère même après avoir subi plusieurs incisions au scalpel. En fait, le processus de cicatrisation est bien plus rapide qu'avec de la vraie peau humaine – le tour est joué en 30 minutes.

Un jour, cette peau pourrait recouvrir les appareils et câbles électriques, ce qui permettrait de réparer des dégâts et de produire de l'électricité. Comme elle est sensible à la pression, les prothèses pourraient en être enduites et imiter ainsi la manière dont les articulations se plient naturellement.

Appliquée sur des robots, cette peau synthétique pourrait faire office de capteur sensible au toucher : les machines pourraient alors savoir quelle pression appliquer lorsqu'elles ramassent divers objets – un téléphone qui sonne ou un bébé qui pleure, ce n'est pas la même chose. Les utilisations vont des plus pratiques aux plus farfelues. « On veut tout simplement faire quelque chose qui peut changer le monde », déclare Chao Wang.

CHAO WANG AU TRAVAIL SUR UNE PEAU SYNTHÉTIQUE CAPABLE DE SE RÉGÉNÉRER TOUTE SEULE.

ON VEUT TOUT SIMPLEMENT FAIRE QUELQUE CHOSE QUI PEUT CHANGER LE MONDE.



© LINDA CIENRO

CHAQUE ANNÉE, ON DÉNOMBRE PLUS DE 385 000 CAS DE PIQÛRES ACCIDENTELLES AVEC DES SERINGUES OU D'AUTRES OBJETS POINTUS PARMIS LE PERSONNEL HOSPITALIER.

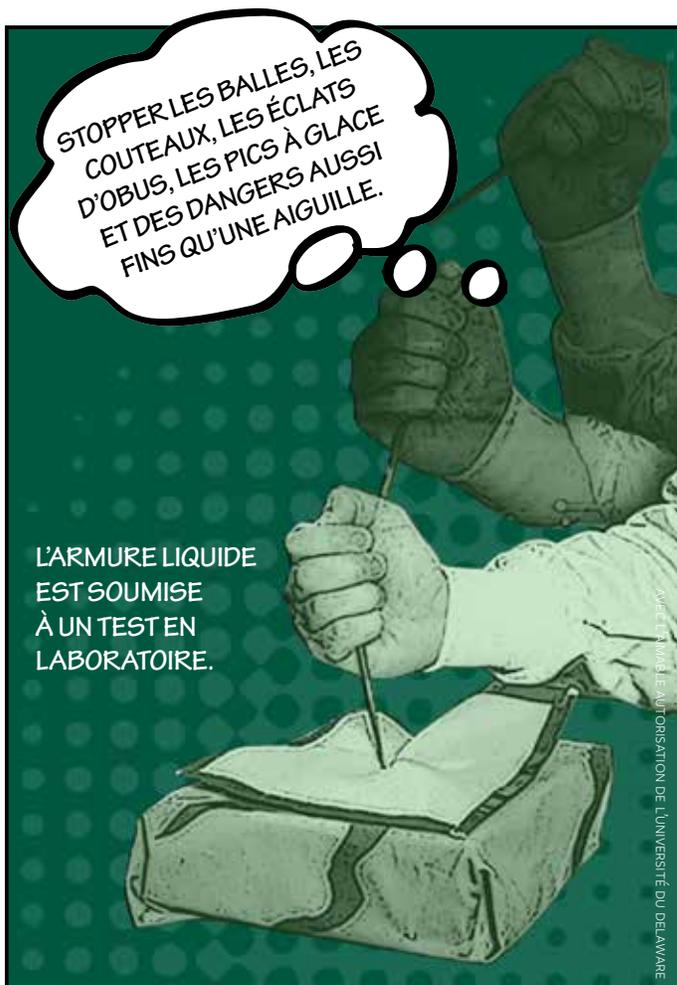
LA FORCE

Norman Wagner, professeur d'ingénierie chimique à l'université du Delaware, est le co-inventeur, avec un scientifique de l'armée américaine, d'une armure liquide. Le liquide en question (*shear-thickening fluid*) est un fluide rhéoépaississant composé de nanoparticules de céramique concentrée qui se solidifient sous l'effet d'un choc – et arrêtent les balles, les lames, les éclats d'obus, les pics à glace et des dangers aussi fins qu'une aiguille.

Parce que cette armure liquide offre une protection dans des situations à haut risque, explique Norman Wagner, « il faut penser à toutes ses utilisations, qu'elle soit rangée dans un coffre par une chaude journée d'été ou plongée dans de l'eau glacée. Va-t-elle résister ? »

Outre son usage prévu dans les tenues de l'armée et de la police, une armure liquide pourrait être ajoutée aux gants médicaux afin de protéger les milliers de médecins et d'infirmières victimes chaque année de piqûres accidentelles avec des aiguilles. Certains contractent le VIH, d'autres, l'hépatite ou divers pathogènes transmissibles par le sang qui peuvent entraîner des maladies, voire la mort. Les facultés de bouclier du fluide pourraient également se révéler utiles pour les engins spatiaux et les combinaisons d'astronautes ; dans l'espace, en effet, les micrométéorites et les débris météoritiques posent de hauts risques.

« C'est une chance inouïe de traduire la recherche fondamentale en un produit utile pour les individus », précise Norman Wagner.



L'ARMURE LIQUIDE EST SOUMISE À UN TEST EN LABORATOIRE.

AVIET LAMARIE, AUTORISATION DE L'UNIVERSITÉ DU DELAWARE

L'INVISIBILITÉ EST UNE RÉALITÉ!

L'INVISIBILITÉ

« Au départ, l'invisibilité n'était pas notre objectif », insiste David Smith, professeur d'ingénierie électrique et informatique à l'université Duke. « Mais l'idée de fabriquer quelque chose d'aussi insolite et fascinant qu'une cape d'invisibilité est soudain devenue une réalité. C'est ce que nous faisons, avec quelques parenthèses. »

Tout commence en 2006, lorsque le professeur Smith entame ses travaux sur les matériaux de circuits – essentiellement du cuivre sur du plastique. Son équipe parvient ensuite à faire s'enrouler des ondes autour d'un objet et à les faire ressortir comme si elles étaient passées dans le vide.

Mais ce qui se cache sous la cape, laquelle ne mesure que 41 centimètres, peut toujours être perçu par l'œil humain. Ce n'est invisible que pour les ondes électromagnétiques, qui transmettent des signaux par le biais de téléphones portables, d'ordinateurs portables et de téléviseurs.

Cela veut dire que si l'on enroule la cape autour d'un objet qui crée des interférences lors d'un appel téléphonique ou d'une émission télévisée, le son sera plus clair puisque l'objet sera devenu « invisible ». En pliant des ondes acoustiques et en les faisant circuler autour d'un sous-marin, la cape pourrait faire disparaître un sous-marin d'un sonar. Elle pourrait également permettre aux médecins de détecter des petites tumeurs qui passent souvent inaperçues aux ultrasons.

Qui sait si un jour ces inventions se révéleront tellement utiles qu'elles feront partie de notre quotidien. Ah, si seulement quelqu'un pouvait inventer une machine pour prédire l'avenir... ▣

NATHAN LANDY PRÉSENTE LA CAPE D'INVISIBILITÉ.

© E.A. TODD, DUKE UNIVERSITY PHOTOGRAPHY

Le partage: tout le monde y trouve son compte

ANDRZEJ ZWANIECKI



Mishelle Farer loue une pièce dans son appartement à New York, via Airbnb.

À San Francisco, on peut se faire conduire à sa destination par un automobiliste qui a du temps devant lui, et ce pour presque rien. En Normandie, on peut louer un château inhabité. Et dans bien des endroits à travers le monde, on peut se connecter à des points d'accès wifi payés par des abonnés qui n'utilisent pas l'intégralité de leur bande passante.

On voit de plus en plus souvent des particuliers « partager » des produits (habitations, voitures, bateaux, etc.) qui leur appartiennent avec d'autres qui paient une redevance pour les utiliser temporairement. Le temps et les compétences se partagent aussi. « Les gens sont de plus en plus nombreux à se rendre compte des avantages de ce type de programmes et d'échanges », explique Kevin Petrovic (19 ans), le cofondateur de FlightCar, une entreprise d'autopartage. Les revenus engendrés par l'économie du partage, ou les services pair à pair, ont dépassé les 3,5 milliards de dollars en 2013, selon le magazine Forbes. Ils devraient augmenter de plus de 25 % par an au cours des prochaines années.

Faire plus avec moins

Le partage au sein d'une communauté est un procédé vieux comme le monde. Ce qui est nouveau, et qui tient aux nouvelles technologies, c'est la gamme des biens et des services partagés où tout le monde y trouve son compte, l'emprunteur aussi bien que le prêteur.

Qui plus est, la technologie facilite les transactions et en fait baisser le coût, estime April Rinne, responsable de la stratégie à

l'association Collaborative Lab et membre du Forum of Young Global Leaders au Forum économique mondial. Des entreprises en ligne, telles Airbnb, qui se spécialise dans l'offre d'appartements et de maisons de vacances temporairement inoccupés que des particuliers sont prêts à louer, ou BlaBlaCar, un site de covoiturage, mettent en relation propriétaires et usagers et se chargent de la facturation, tandis que les smartphones avec GPS intégré permettent aux particuliers de localiser les biens qu'ils veulent emprunter.

April Rinne résume ainsi le principe à la base de ce modèle de gestion : « On peut faire plus avec moins, et on peut avoir plus quand on partage au lieu d'être propriétaire. » L'emprunteur qui paie a accès à une ressource onéreuse uniquement quand il en a besoin et ne paie que pour l'usage qu'il en fait. Dans le même temps, les propriétaires gagnent de l'argent en mettant à la disposition d'autrui des biens dont ils ne veulent pas se défaire, mais qu'ils n'utilisent pas tout le temps.

Mauvais pour les affaires?

April Rinne souligne que les transactions pair à pair stimulent l'activité économique locale. Elle cite une étude réalisée par Airbnb selon laquelle cette entreprise a généré en 2012 56 millions de dollars en revenus imposables dans la ville de San Francisco (Californie), où elle est implantée.

Cela dit, les questions d'imposition, d'octroi de licences

et d'application des règles de zonage et d'assurance laissent les gouvernements locaux perplexes.

En outre, des analystes de marché à la société de courtage ConvergEx Group craignent que la consommation collaborative ne soit préjudiciable à la vente de maisons, de voitures et d'autres biens de consommation – et qu'elle ne freine ainsi la croissance économique. Les propriétaires d'hôtels et les sociétés de taxi à New York, San Francisco, Washington et dans d'autres villes font pression sur les autorités municipales pour qu'elles limitent les services pair à pair.

April Rinne balaie ces critiques en soulignant que l'argent qui n'est pas dépensé pour acheter une nouvelle voiture ou une maison de vacances est dépensé ailleurs dans l'économie. Elle avance également que la consommation collaborative réduit la pression sur les ressources naturelles et rapproche les gens.

Favoriser des pratiques environnementales plus durables et renforcer les communautés sont des activités auxquelles les consommateurs « attachent vraiment de l'importance », fait observer Cait Lamberton, professeur de commerce à l'université de Pittsburgh.

Les emprunteurs s'inquiètent de la validité de leurs transactions. La plupart des entreprises fondées sur le partage entre particuliers procèdent à une vérification des antécédents pour éviter les cas de fraude ou de mauvais service. Dès lors, les gouvernements locaux ne doivent pas tant s'inquiéter des normes et de la qualité des services de ce type, ajoute Arun Sundararajan, de l'École de commerce de l'université de New York. Et pour assurer la satisfaction des emprunteurs, les usagers sont encouragés à afficher des mises en garde sur les réseaux sociaux quand ils ont affaire à des fournisseurs qui ne sont pas fiables.

En dépit de ces mesures, les détracteurs n'en démordent pas ; pour eux, la protection n'est pas adéquate et il est difficile d'insérer le modèle économique pair à pair dans le cadre réglementaire actuel.

Pour l'heure, les municipalités américaines penchent en faveur de la consommation collective. Les maires de 15 grandes villes, dont New York, San Francisco et Chicago, ont ainsi publié une résolution commune en juin 2013 dans laquelle ils prônent « le développement du partage dans les villes ».

« C'est un moment décisif pour l'économie du partage, qu'il s'agisse de l'adoption ou de la réglementation de cette pratique », affirme Kevin Petrovic, de FlightCar. ■



©AP IMAGES

Pair à pair

Les trois fondateurs de FlightCar sont des adolescents. Ils ont eu l'idée de créer leur entreprise en observant les voitures stationnées pendant des jours dans le parking de longue durée de l'aéroport international de San Francisco. Début 2013, les adolescents ont monté une entreprise qui, depuis cet aéroport et celui de Boston-Logan, aide les automobilistes à louer leur véhicule lorsqu'ils sont en déplacement. « Il y a des milliers de possibilités », ajoute Kevin Petrovic, de FlightCar.

Selon lui, les gens ont besoin d'une raison impérieuse pour partager leur voiture à plusieurs reprises ou en emprunter une à un particulier au lieu de passer par une société de location classique. « On a fait de notre mieux pour éviter au maximum les changements de comportement nécessaires tout en apportant de gros avantages » aux deux parties, poursuit-il. « L'expérience du consommateur doit vraiment être une idée fixe. »

D'UN POINT À L'AUTRE : SAN FRANCISCO ●; NEW YORK ●; WASHINGTON ●; PITTSBURGH ●; CHICAGO ●; BOSTON ●

La moitié des Américains louent, prennent à bail ou empruntent des biens. Exemples :



SOURCE: SONDAGE SUNRUN, 2013

ZOOM

Hier et aujourd'hui

L'histoire afro-américaine vue
par une nouvelle génération

Des ouvriers installent la statue de Duke Ellington, légende du jazz, dans le quartier de Shaw à Washington.





Depuis 1881, le marché d'O Street est un centre commerçant animé du quartier de Shaw.

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE CITY MARKET AT O STREET

Le quartier de l'Amérique noire dans la capitale

NATALIE HOPKINSON

S'il y a bien un bâtiment qui en dit long sur l'expérience urbaine des Noirs aux États-Unis, c'est le Howard Theatre, à Washington.

Ce fut la première salle de spectacles du pays construite pour les Afro-Américains, en 1910. Des musiciens noirs éminents s'y produisirent, parmi eux Ella Fitzgerald, Louis Armstrong, Billie Holiday, Nat King Cole, Marvin Gaye, Aretha Franklin, Dizzy Gillespie, Otis Redding et Lena Horne.

Après l'abolition de l'esclavage en 1865, de nombreux Noirs quittèrent les fermes du Sud, où ils avaient été contraints de travailler, pour s'établir dans des villes, dont Washington. Même s'ils n'étaient plus esclaves, ils ne pouvaient fréquenter les mêmes lieux que les Blancs, du fait de la ségrégation qui sévissait aux États-Unis à travers les lois Jim Crow – du nom d'un personnage des spectacles de l'époque dans lesquels des acteurs blancs, maquillés, interprétaient des rôles de Noirs caricaturés.

Des quartiers peuplés uniquement de Noirs virent le jour. « On avait tout ce que les autres avaient. Mais en plus petit », explique Dianne Dale, historienne et écrivaine originaire de Washington, en se remémorant la ville à l'époque des lois Jim Crow.

À Washington, c'était ainsi le cas du quartier de Shaw, qui doit son nom à Robert Gould Shaw, le commandant d'une célèbre unité d'infanterie composée exclusivement de soldats noirs pendant la guerre de Sécession. C'est dans ce quartier qu'a été érigé le Howard Theatre.

Jusque dans les années 1960, la zone qui commence au Howard Theatre et s'étend jusqu'à U Street était surnommée le « Broadway noir ». Bien qu'engendrée dans le racisme, la communauté aspirait à rivaliser de grandeur avec le célèbre Broadway de New York.

Dans les années 1950 et 1960, le mouvement des droits civiques réclamait la construction d'une société où les Noirs pourraient vivre, étudier et travailler librement, là où ils le souhaitaient. Les

lois Jim Crow furent abrogées par la loi sur les droits civiques de 1964 et celle sur le droit de vote de 1965. Mais l'assassinat de Martin Luther King en 1968 provoqua la colère de nombreuses communautés noires. Des manifestants incendièrent des quartiers ségrégués à Washington et dans d'autres villes, comme Newark (New Jersey) et Detroit (Michigan). Le gouvernement fédéral déploya des troupes dans ces quartiers, dont celui de Shaw, pour éteindre les incendies et rétablir l'ordre.

Les émeutes poussèrent de nombreuses familles noires à quitter Shaw et à s'installer dans des communautés blanches dont l'accès leur avait été jusque-là interdit. Leur ancien quartier se trouva miné par la pauvreté et la criminalité. À la fin des années 1970, Shaw était devenu un endroit où il ne faisait pas bon vivre. Ses écoles tombaient en ruine, et le trafic des stupéfiants y alimentait la violence. Des bâtiments brûlés avaient été laissés à l'abandon. Des groupes de go-go, dont la musique portait la griffe de Washington, donnèrent quelques-uns des derniers concerts au Howard Theatre, délabré et infesté de rats, avant qu'il ne ferme ses portes au début des années 1980.

D'innombrables bâtiments restèrent dilapidés jusqu'à la fin des années 1990, quand des investisseurs immobiliers commencèrent à prendre d'assaut Shaw et d'autres anciens quartiers noirs de Washington. Des logements sociaux furent démolis et remplacés. De jeunes cadres, des Noirs comme des Blancs, affluèrent dans cette zone et y rénoverent des maisons en bande datant de l'époque victorienne. Des restaurants ouvrirent leurs portes. Les écoles furent rénovées. Le taux de criminalité baissa.

Plus d'un siècle après avoir été construit, le Howard Theatre renaît de ses cendres grâce à un projet de rénovation, d'une valeur de 29 millions de dollars, lancé en 2010.

Avant sa rénovation, ce théâtre de style Beaux-Arts avait été abandonné pendant trente ans. « Délabré et triste, le théâtre était simplement une ruine de plus aux États-Unis », fait remarquer



1980 : le Howard Theatre est à l'abandon. En 2002, il est inscrit sur la liste des sites historiques de Washington les plus menacés.



2012 : après des travaux de rénovation qui ont coûté 29 millions de dollars, le Howard Theatre rouvre ses portes.

L'artiste Sean Hennessey, qui acheta une maison à un jet de pierre du théâtre en 2003 et se vit ensuite confier le soin de sculpter la trompette du « Jazzman » qui orne aujourd'hui cet édifice.

Aujourd'hui, les rues du quartier de Shaw reflètent à la fois ses origines ancrées dans l'ère Jim Crow et sa métamorphose survenue au cours du siècle dernier.

En remontant la rue du Howard Theatre, on tombe sur l'université Howard, créée en 1867 pour instruire les esclaves affranchis. Plus de 10 000 étudiants y sont inscrits et elle rivalise avec les meilleures universités pour attirer les étudiants noirs. Son centre hospitalier universitaire, un peu plus au nord sur l'avenue Georgia, a pris la relève du Freedmen's Hospital, qui avait été construit pendant la guerre de Sécession, et il continue de former des médecins et des dentistes noirs.

Des clubs célèbres du quartier, tels le Bohemian Caverns et le Republic Gardens, où se produisirent des grands noms du jazz, de Duke Ellington à Miles Davis, ont rouvert leurs portes par intermittence ces dernières années.

L'Anthony Bowen YMCA, un gymnase qui avait été établi pour les Noirs dans le quartier de Shaw en 1853, a fait peau neuve. Depuis 2013, c'est un centre de sport ultramoderne, d'une superficie de 4 100 mètres carrés.

Aujourd'hui, on vit davantage dans l'aisance à Washington. Les jeunes cadres qui continuent d'arriver changent encore l'identité de la ville. Nombre de Noirs originaires de Washington expriment une certaine ambivalence face à ces récents changements. « C'est un peu comme si quelqu'un entrerait dans votre salon et y déplaçait tous les meubles », résume Dianne Dale.

Bon nombre de familles, propriétaires ou locataires dans le quartier pendant les années d'instabilité après les émeutes, estiment injuste que la hausse des prix de l'immobilier ne leur permette plus de rester. Elles se réjouissent de la renaissance d'institutions comme le Howard Theatre, mais craignent de ne pas avoir les moyens d'assister aux spectacles.

« Toutes les semaines, confie Sean Hennessey, je passe à pied à côté du théâtre, et cet endroit m'inspire beaucoup de fierté et un sentiment d'appartenance, d'un point de vue géographique, mais aussi temporel, dans le continuum de l'histoire. L'avenir sera certainement fait de renouveau. Espérons que tout le monde y trouvera sa place. » ■



De l'admiration à l'action

Les Américains nés entre 1977 et 1994 forment la plus grande proportion de jeunes adultes qu'aient jamais connue les États-Unis et la génération la plus diversifiée aussi sur le plan racial. Mobilisés pour changer leur monde, ils se tournent vers les héros des droits civiques qui les ont précédés.



Maya Thompson, 22 ans

Fort Washington, Maryland
stagiaire, Bibliothèque du Congrès

Au lycée, j'étais présidente de la section locale de la NAACP [Association nationale pour l'avancement des personnes de couleur] et lorsque je suis arrivée à l'université, j'ai choisi de me concentrer sur les études afro-américaines. À présent, je travaille sur la collection « Voix des droits civiques » à la bibliothèque du Congrès ; je classe des lettres sur la ségrégation raciale écrites à l'époque de la lutte pour les droits civiques. Les récits de témoins de l'histoire sont utiles aux générations futures.

Le journaliste **Simeon Booker** est pour moi une source d'inspiration. Ses articles parus dans la revue *Jet* relatent des événements qui auraient été perdus à jamais s'il n'avait pas eu le courage de les porter à notre attention. Il a pris des risques parce qu'il était conscient de l'importance des questions en jeu. Il a fait un reportage sur le meurtre d'un adolescent noir, Emmett Till, et l'histoire d'Emmett et les photos de son corps sans vie ont ouvert les yeux du monde sur les atrocités dont beaucoup de gens ignoraient l'existence.

Dernièrement, j'ai eu l'honneur de rencontrer M. Booker. Il a évoqué les dangers qu'il courait il y a des dizaines d'années, mais j'ai été frappée de l'entendre dire qu'il ne savait pas s'il pourrait aller manger quand il travaillait parce que, étant noir, il n'avait pas le droit d'entrer dans des magasins et des restaurants dans bien des endroits. Nous devons nous souvenir de ce que nous tenons pour acquis et continuer de nous battre pour la justice en faveur des marginalisés.

D'UN POINT À L'AUTRE :
FORT WASHINGTON ●



Dana Bolger, 22 ans
Saint Louis, Missouri
étudiante, Amherst College,
Massachusetts

Je suis la coordonnatrice de Know Your IX, une campagne visant à informer les étudiants dans tout le pays de leur droit d'être protégés contre la violence et le harcèlement sexuels en vertu d'une loi appelée Titre IX (Title IX).

On se souvient de **Rosa Parks** parce qu'elle a refusé de céder sa place dans un bus à un homme blanc, mais à l'époque elle militait déjà depuis des années contre les violences sexuelles, rassemblant des témoignages de femmes noires brutalisées par des hommes blancs.

Rosa Parks était bien plus radicale que ce qu'on lit sur elle au lycée. Elle osait critiquer les pratiques acceptées et exigeait ce qui semblait impossible. Elle savait que le pouvoir ne concède rien sans y être acculé – et nous tous aujourd'hui qui essayons de faire bouger les choses devons garder ça à l'esprit.

Raheem Washington, 18 ans
Mansfield, Ohio, étudiant,
université d'État de l'Ohio

Au lycée, j'ai participé au projet Algebra, qui enseigne les mathématiques dans une optique nouvelle. Un jour, on est allés en ville, on a pris des photos de grands monuments et on s'en est servi pour étudier des concepts mathématiques. Les profs m'ont fait comprendre que je pouvais aller à l'université et j'ai pris la décision difficile de mettre le football américain en veilleuse pour me concentrer sur mes études. Ça fait cinq ans que j'apporte un soutien scolaire à des enfants du primaire dans le cadre du Young People's Project.

J'ai du respect pour **Bob Moses**, qui a lancé le projet Algebra. Dans les années 1960, il était l'un des leaders du Comité de coordination de l'action étudiante non violente, et il a aidé les Noirs à s'inscrire sur les listes électorales dans le Sud. Comme lui, je veux aider ma collectivité et mon pays. Bob Moses a intégré les droits éducatifs au mouvement des droits civiques. Tous les Américains ont le droit d'avoir accès à l'enseignement, et il a beaucoup de mérite.

Hamza Jaka, 21 ans
Fontana, Wisconsin
étudiant, université de
Californie-Berkeley

Je me déplace en fauteuil roulant et, moi qui ai un handicap, je m'en sors grâce à mes réseaux d'entraide. En tant que coprésident de l'organisation à but non lucratif Kids as Self Advocates, j'aide les jeunes en situation de handicap à atteindre leurs objectifs. Je conseille l'U.S. Business Leadership Network [réseau des dirigeants d'entreprises aux États-Unis], qui milite en faveur de l'inclusion des personnes handicapées sur leur lieu de travail.

Mon héros, c'est **Ed Roberts**, le premier étudiant lourdement handicapé à avoir fait des études à l'université de Californie-Berkeley – où je suis moi-même inscrit. M. Roberts s'est battu pour rendre la ville de Berkeley, l'État de Californie, l'Amérique et le monde plus accessibles à tous. Le père du mouvement des droits des personnes handicapées, Ed Roberts est pour moi une source d'inspiration, parce qu'il voulait toujours être un modèle et partager ses expériences avec les autres : la clé pour changer les politiques publiques.

Donnel Baird, 33 ans
New York
fondateur
de BlocPower

BlocPower et ses partenaires s'occupent de promouvoir et de financer des projets en faveur de l'efficacité énergétique dans les petites entreprises, les églises et les établissements scolaires en milieu urbain. Notre start-up à but non lucratif recrute du personnel sur place pour mettre aux normes les bâtiments.

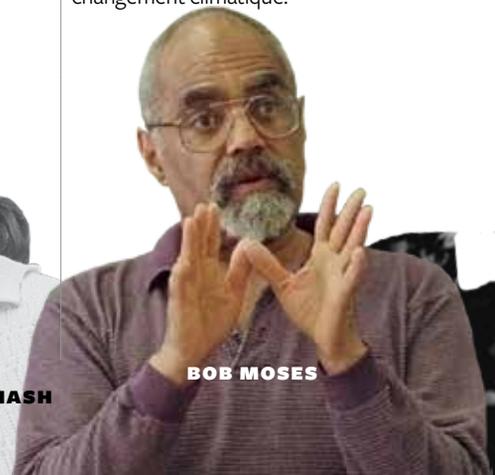
Pendant 18 mois, **Diane Nash** a étudié la non-violence, telle que la définissait Gandhi, avec le révérend James Lawson et d'autres étudiants, au Comité de coordination de l'action étudiante non violente, pour apprendre comment la non-violence pouvait faire tomber un régime ségrégationniste violent dans le sud des États-Unis. Elle a défié les juges locaux et est allée volontairement en prison, en Alabama, quand elle était enceinte de huit mois. Elle a mis sa vie en danger pour suivre ses principes d'une manière qui finirait par détruire les lois Jim Crow à la base de la ségrégation des races.

Notre génération peut tirer des leçons de la témérité et du génie stratégique de Diane Nash pour obtenir des résultats inespérés. J'espère lui emboîter le pas en aidant les autres à régler le problème du taux de chômage élevé et du changement climatique.

« **Diane Nash a mis sa vie en danger pour suivre ses principes.** »



DIANE NASH



BOB MOSES



Zim Ugochukwu, 25 ans
San Francisco
fondatrice de Travel Noire

En 2009, quand j'étais à l'université de Caroline du Nord-Greensboro, j'ai créé le projet Ignite Greensboro pour promouvoir l'ouverture du musée et du centre international des droits civiques de la ville.

Dernièrement, j'ai lancé un autre projet, Travel Noire, pour aider davantage de jeunes de couleur à voyager à l'étranger.

J'admire **Charles Neblet**, un dirigeant du Comité de coordination de l'action étudiante non violente, qui s'asseyait à des comptoirs réservés aux Blancs à Greensboro, où j'ai fait mes études. Il n'a pas attendu qu'on lui donne la permission de changer le monde. Il a bravé l'injustice, sans peur et sans faiblir, et c'est ce qui m'incite à continuer de lutter contre les injustices.

Rose Bear Don't Walk, 19 ans
New Haven, Connecticut
membre de la tribu Salish et étudiante, université Yale

Je cherche à incorporer les connaissances traditionnelles des Amérindiens en matière d'écologie dans la recherche de solutions aux problèmes environnementaux actuels. En tant que secrétaire de l'organisation Native Americans at Yale, je m'efforce aussi de combattre les préjugés dont les Amérindiens sont l'objet.

Benjamin Chavis est pour moi une source d'inspiration. Il est le premier à avoir utilisé l'expression « racisme environnemental » – un type de racisme qui cible les communautés minoritaires en les forçant à vivre dans un milieu toxique lié à la proximité de décharges et d'installations de traitement des déchets. Ce terme résonne en terre amérindienne parce que tant de tribus ont été victimes de ce type de discriminations. Aujourd'hui, avec des mouvements comme Idle No More (Finie l'inaction), les Amérindiens s'opposent au racisme environnemental, et j'espère les rejoindre. Comme c'est nous qui étions les gardiens de ces terres à l'origine, nous devons nous battre et en prendre soin pour que nous puissions tous vivre dans un monde plus prospère.

Joseph Rocha, 27 ans
San Francisco
étudiant en droit, université de San Francisco

J'ai été renvoyé de la marine des États-Unis pour avoir parlé de mon homosexualité. Cela m'a incité à rejoindre le camp de ceux qui s'opposaient à la règle discriminatoire don't ask, don't tell [ne rien demander, ne rien dire], qui obligeait les homosexuels et les lesbiennes dans les forces armées à cacher leur orientation sexuelle. Leurs récits ont contribué à abroger une loi qui va à l'encontre des valeurs fondamentales de l'armée et du pays que nous aimons.

Je m'inspire de l'exemple d'**Harvey Milk**, le premier responsable municipal à avoir déclaré son homosexualité aux États-Unis. C'était un ancien soldat qui croyait que rien n'avait plus de poids que de partager son expérience personnelle. Sa vie m'a encouragé à espérer et à donner de l'espoir. Ses mots m'émeuvent toujours : « Une fois qu'ils auront compris que nous sommes leurs enfants, que nous sommes partout, chaque mythe, chaque mensonge, chaque insinuation s'écrouleront une fois pour toutes. »

Erika Duthely, 26 ans
Washington
law fellow, Alliance for Justice

Garantir à tous l'égalité de l'accès à notre système de justice est absolument primordial pour la protection des citoyens les plus vulnérables. J'aide les Américains à régler leurs différends devant les tribunaux.

Beaucoup de figures de proue et de militants des droits civiques m'ont inspirée, mais si je devais n'en choisir qu'un, je citerais **Shirley Chisholm**, la députée aujourd'hui décédée qui a exercé sept mandats. Elle était intelligente, passionnée et a ouvert la voie aux femmes noires en politique (dans mon État natal de New York, rien de moins). Sa vie est pour moi une source d'inspiration, que ce soit pour atteindre des objectifs personnels ou lutter pour les droits civiques.



CHARLES NEBLETT

BENJAMIN CHAVIS

HARVEY MILK

« Harvey Milk croyait que rien n'avait plus de poids que de partager son expérience personnelle. »

D'UN POINT À L'AUTRE :
 ST. LOUIS ●; MANSFIELD ●; FONTANA ●;
 SAN FRANCISCO ●; GREENSBORO ●;
 NEW HAVEN ●; NEW YORK ●

Le rap, la poésie et les filles

Hip-hop et improvisation avec Toni Blackman

MICHAEL GALLANT

Toni Blackman nage dans le bonheur. L'artiste new-yorkaise de hip-hop, qui est également enseignante et écrivaine, est non seulement en passe de terminer un nouveau projet alliant un album et un livre, mais elle collabore également avec des rabbins, des évêques et des imams pour fusionner les mondes du rap et de la méditation spirituelle. Et c'est sans compter ses collaborations constantes avec des artistes rencontrés aux quatre coins du monde en sa qualité de première spécialiste culturelle américaine de hip-hop du département d'État des États-Unis: c'est à se demander comment elle fait pour tout concilier.

Artiste au talent reconnu, Toni Blackman s'est lancée dans son rôle d'ambassadrice culturelle en 2001 lorsqu'elle s'est rendue au Sénégal et au Ghana pour y animer des ateliers sur la culture et la musique hip-hop. Depuis, elle a fait le tour de l'Asie du Sud-Est dans le cadre du programme Rhythm Road, produit par l'organisation Jazz at Lincoln Center en partenariat avec le département d'État. Elle a enseigné et s'est produite au Botswana et au Swaziland, et a collaboré à la réalisation d'un projet vidéo en République démocratique du Congo axé sur la lutte contre la violence faite aux femmes.

Aux États-Unis, elle encourage les femmes à s'assumer par l'entremise de son initiative qu'elle a baptisée Rhyme Like a Girl.

« Tout a commencé en 2002, raconte-t-elle, quand j'ai décidé de me rendre dans des écoles et des collectivités pour y rencontrer des jeunes filles qui faisaient du rap. Je voulais les former et leur donner un coup de pouce, mais ça a pris une tournure collective : maintenant, je forme des jeunes adultes qui, à leur tour, font rayonner la culture hip-hop au féminin. »

Toni Blackman et ses collègues participent à des rencontres pour jeunes femmes, y compris à des manifestations organisées par le magazine *Essence* et l'association des Girl Scouts (les Éclaireuses). Le programme Rhyme Like a Girl offre aux jeunes femmes une expérience scénique qu'elles ne trouveraient peut-être nulle part ailleurs.

L'une des missions essentielles de Rhyme Like a Girl est de montrer aux filles et aux femmes que, loin de se résumer à la musique que l'on entend à la radio, le rap est un élément puissant capable de véhiculer un message personnel. « Rhyme Like a Girl fait monter sur scène des femmes qui rappent comme des professionnelles, et beaucoup de jeunes filles pour qui nous produisons n'ont jamais vu des femmes rapper comme ça », fait observer Toni Blackman, dont les propres vers sont souvent introspectifs.

*... only treadin' water when swimming is the goal
sit upon the rock but I can't find the roll ...
so you ask how I'm doin' and I say fine
in one day I done lied for the ninth time*
[...Patauger alors que nager, voilà ma raison
assise sur le rocher, je ne trouve pas la vague...
alors quand on me demande : ça va ? Je réponds : ça va
en ce jour, j'aurai menti plus de neuf fois]

« C'est une expérience qui leur ouvre les yeux, de voir les femmes improviser un rap, sur le moment, avec la même dextérité mentale qu'un homme... Elles en sont aussi capables. »

Trinise Crowder, qui a pour nom de scène AtLas', est originaire de New York. À la fois artiste de hip-hop et enseignante, cette jeune femme est associée à Rhyme Like a Girl depuis six ans. « On enseigne la confiance en soi, la prise de conscience de soi, la fidélité à son for intérieur et la conviction que ce qu'on dit compte, explique-t-elle, mais on réussit aussi à faire passer d'autres messages sociaux et communautaires. » Par exemple, Rhyme Like a Girl encourage le développement des compétences financières et la lutte contre le harcèlement.

Pour AtLas, Toni Blackman est bien plus qu'une simple collègue. « Toni est altruiste, une vraie source d'inspiration. Elle est prête à vous aider à vous améliorer sur le plan personnel et artistique, et elle n'est pas là pour vous forcer à devenir ce que vous n'êtes pas », ajoute-t-elle. ▣



**I just
wanna
write, I
dream of
writing
tight
I fantasize
and see
myself
living in
the light
not the
fame
that light
is not the
same
but the
light
comin'
from
within**



Toni Blackman rappe avec de jeunes musiciens afro-brésiliens à Salvador, dans l'État de Bahia, au Brésil.



ER ANDERSON



CARSTEN FLECK



Des influences inhabituelles

Quand il s'agit d'écrire ses rimes, les sources d'inspiration de Toni Blackman sont nombreuses et vont du chanteur de R&B Marvin Gaye aux artistes folk.

« J'ai été très influencée par des artistes de jazz et des innovateurs du hip-hop, comme KRS-One et Rakim, mais aussi par des écrivains comme Paulo Coelho, qui a écrit *L'Alchimiste*. J'adore écouter des penseurs et des entrepreneurs qui résolvent des problèmes, des gens comme Howard Schultz, qui a fondé Starbucks, et Cheryl Dorsey, la présidente de la fondation Echoing Green », explique-t-elle.

« J'ai toujours fait des trucs qui n'avaient jamais été faits avant. J'ai toujours dû chercher ma voie, et je suis toujours avide de stimulation, avoue-t-elle en riant. Je trouve l'inspiration dans les gens qui incarnent ces principes dans leur vie et dans leur travail. »

L'impro n'a pas de frontières

Toni Blackman constate qu'un mouvement de jeunes rappeurs se construit à travers le monde et elle voudrait bien que son chic pour composer des paroles soit mis à contribution lors d'une séance d'improvisation mondiale.

« Je travaille avec le département d'enseignement de l'Académie de musique de Brooklyn pour peut-être créer une rencontre (*cipher*) mondiale numérique afin d'encourager le mouvement ».

Dans la culture hip-hop, le mot *cipher* (parfois écrit *cypher*) s'applique à une rencontre où les artistes improvisent des raps chacun à leur tour. Généralement, les *ciphers* se font en chair et en os, mais Toni Blackman espère leur donner une plus grande ampleur à l'aide de la vidéoconférence.

« Je connais déjà plusieurs personnes dans d'autres villes et d'autres pays qui attendent que nous nous connectons, que nous créions un cercle et que nous tenions un atelier free-style, et nous le ferons ensemble grâce au numérique », s'enthousiasme-t-elle.

Toni Blackman a déjà organisé des vidéoconférences sur le thème du hip-hop avec des participants des États-Unis, d'Israël, de Slovaquie et d'ailleurs. « Je serais enchantée de remettre ça, à une plus grande échelle, et voir si ça peut marcher ! », assure-t-elle.

Les filles aussi, elles programment !

MARK TRAINER

Aux États-Unis, la filière de la technologie reste l'un des secteurs à la croissance la plus rapide et aux rémunérations les plus élevées. On prévoit qu'elle créera 1,4 million d'emplois au cours des cinq prochaines années – et combien de ces postes seront occupés par des femmes ?

Seulement 3 %.

En 1984, les femmes représentaient 37 % de tous les diplômés en informatique ; aujourd'hui, elles ne sont plus que 12 %. Ces statistiques inquiètent Reshma Saujani, la fondatrice du programme Girls Who Code.

« Les femmes effectuent 85 % de tous les achats. On envoie plus de tweets. On a une présence accrue sur Facebook. L'Internet est pour ainsi dire notre chasse gardée. Nous ne sommes plus de simples spectatrices », affirme-t-elle.

En 2012, Reshma Saujani a créé Girls Who Code pour encourager les filles qui s'intéressent à la technologie et remédier au déclin de leur participation dans ce secteur. À l'heure où l'informatique offre de plus en plus de débouchés et que la rémunération dans le secteur des nouvelles technologies représente une majoration de 75 % par rapport à la moyenne nationale, Reshma Saujani s'évertue à aider les lycéennes à saisir cette aubaine.

Elle s'interroge : « Comment faire pour qu'une jeune fille de

16 ans, intelligente et sérieuse dans ses études, pense qu'elle devrait emprunter cette voie ? Lorsque vous observez les résultats obtenus par les garçons et les filles en mathématiques ou en sciences, vous remarquez que les résultats des filles sont supérieurs à ceux des garçons. » Reshma Saujani attribue ce paradoxe au fait que les adolescentes, à son avis, sont moins encouragées que les garçons. « Quelque chose pousse les filles à penser que "les mathématiques ne m'intéressent plus". Et elles ne s'inscrivent plus à ces cours. »

Les deux étés derniers, Girls Who Code a organisé des programmes gratuits d'immersion pendant huit semaines, au cours desquels des participantes âgées de 14 à 17 ans – et la plupart issues de familles à faibles revenus – ont été formées à l'informatique, à la robotique, aux algorithmes, à la conception de sites Web et au développement de technologies mobiles. Ces formations ne se cantonnent pas aux tenants et aux aboutissants de la programmation. Les participantes reçoivent également des conseils de femmes-cadres et d'ingénieures dans le domaine des nouvelles technologies. Elles apprennent à concevoir un site Web, à créer des applications pour téléphones portables et à discuter un plan d'exploitation avec des ingénieurs.

Le premier programme de huit semaines a eu lieu en 2012 à New York. À l'été 2013, Girls Who Code en a organisé quatre dans l'État de



Des participantes au programme Girls Who Code (de gauche à droite) : Khandiles Zulu, Kafilah Muhammad, Sheree Lewis et Helena Denisenko.

D'UN POINT À L'AUTRE :

NEW YORK ●;

BOSTON ●;

PHILADELPHIE ●

81%

des participantes au programme Girls Who Code envisagent de faire des études d'informatique.



AVEC L'AIDABLE AUTORISATION DE GIRLS WHO CODE

New York, trois en Californie et un dans la ville de Détroit.

Natasha Driver, une participante âgée de 16 ans originaire du Bronx, à New York, a entendu parler du programme d'été 2013 grâce à son conseiller d'orientation. « J'utilise constamment mon ordinateur, et je me suis donc demandé, pourquoi ne pas essayer ? » explique Natasha. Huit semaines durant, elle a fait la navette entre le Bronx et le quartier de Chelsea pour se rendre dans les bureaux de la société IAC/InterActiveCorp, spécialisée dans le domaine des médias et de l'internet. « On était toutes dans la même salle, 20 participantes en tout. Une solidarité féminine s'est formée, et on garde le contact, par messages électroniques et par téléphone. »

Natasha Driver est repartie très impressionnée par les femmes qui ont été leurs enseignantes et leurs mentors. Son entretien avec Sara Haider, ingénieure logicielle pour Twitter Inc, lui a fait une vive impression : « C'était fabuleux de rencontrer une ingénieure logicielle, dit-elle, de l'entendre raconter son parcours et de savoir que ça lui plaît beaucoup. Nous nous sommes dit "nous aussi nous pouvons y parvenir, c'est possible". »

L'engouement pour le programme d'immersion estival a poussé Girls Who Code à en créer une version destinée à des écoles aux quatre coins du pays. Des programmes pilotes sont en cours à New York, Boston et Philadelphie.

Girls Who Code collabore avec des grands noms de l'industrie des nouvelles technologies, qui ont tout intérêt à créer un grand vivier de candidates dans la perspective des emplois à venir. Le programme estival de 2013 a reçu le soutien de Twitter Inc., d'eBay Inc., d'Intel Corporation, d'AT&T Inc. et de General Electric.

Selon Reshma Saujani, le principal obstacle auquel se heurtent les filles dans le domaine des nouvelles technologies tient au manque de confiance en soi. À son avis, prendre confiance en elles-mêmes est la plus grande leçon que les participantes peuvent retirer du programme.

« L'été dernier, les filles ont conçu des applications Facebook, se souvient Reshma Saujani, et elles les ont présentées à Sheryl Sandberg. Quand vous avez 16 ans et que vous vous trouvez en face de la chef des opérations de Facebook, qui est en train de tester l'application que vous avez conçue, et qu'elle s'enthousiasme : "Super ! Il nous en faudrait vraiment une comme ça !", vous ne l'oubliez pas de sitôt. Ensuite, quand vous entrez en première année d'informatique à la fac, vous vous dites, bon, ça, je connais. »

Avant de participer au stage de Girls Who Code, Natasha Driver savait qu'elle voulait faire des études universitaires, mais elle ne savait pas dans quelle filière s'inscrire. « Le week-end dernier, dit-elle, je suis allée à Virginia Tech pour découvrir le campus et en savoir plus sur les études d'informatique. » ■

« Je n'avais jamais entendu parler d'informatique en tant que science, et maintenant, je ne peux pas imaginer ma vie sans. »

KAFILAH MUHAMMAD

Dites-le avec des dessins

Comment se faire comprendre dans toutes les langues et dans toutes les cultures ?

« Les dessins humoristiques peuvent exprimer des sentiments, des sensations et des connaissances que tout le monde comprend », explique Rocío Martínez Jiménez, une lauréate du concours mondial de caricatures 2012 du CIPE (Center for International Private Enterprise).

La jeune femme fait partie des artistes de 83 pays à avoir présenté des centaines de dessins dans trois catégories : la gouvernance démocratique, l'entrepreneuriat et l'autonomisation des jeunes. Un jury composé de huit personnes, dont les dessinateurs de renom Patrick Oliphant et Thomas Gibson, a sélectionné 10 finalistes dans chaque catégorie. Les trois lauréats ont été choisis au moyen d'un vote en ligne.

Les artistes proviennent de milieux différents, mais tous partagent la conviction que les pays se targuant d'être des démocraties devraient être des démocraties authentiques, que les jeunes ont un rôle moteur à jouer pour construire l'avenir et que le développement de l'entrepreneuriat est un moyen d'exploiter le potentiel créatif des individus.

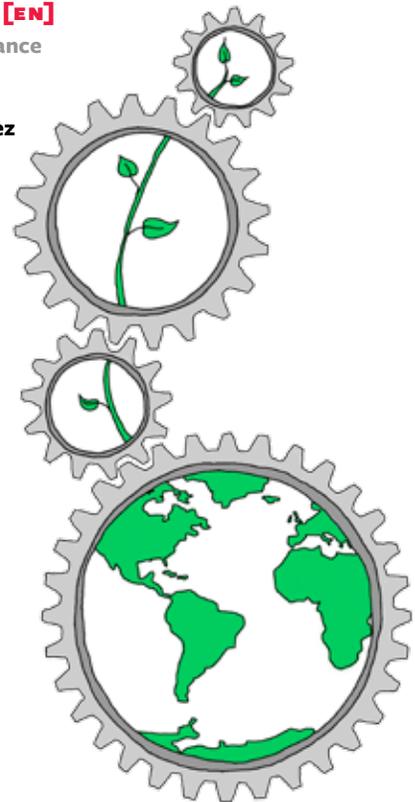
« À mon avis, la tyrannie dont nous devons nous affranchir est la corruption. L'espoir repose sur la jeune génération », affirme Taufan Hidayatullah, l'un des lauréats. ■ A.Z.

ENTREPRENEURIAT [EN]

Le moteur de la croissance

LAURÉAT

Rocío Martínez Jiménez
ESPAGNE



GOVERNANCE DÉMOCRATIQUE [GD]

Au-delà des urnes

LAURÉAT

Seyedbehzad Ghafarizadeh
IRAN/CANADA



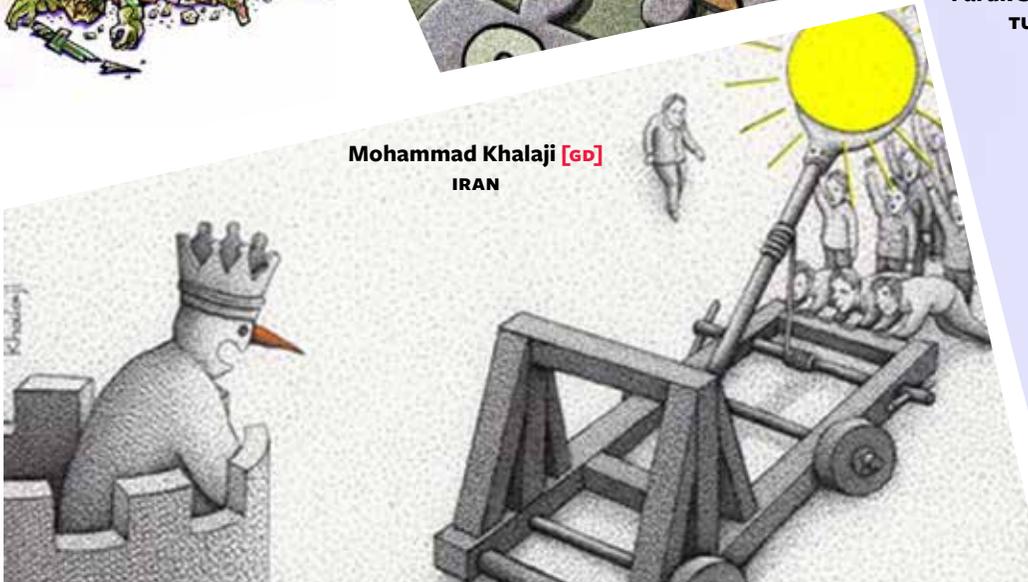
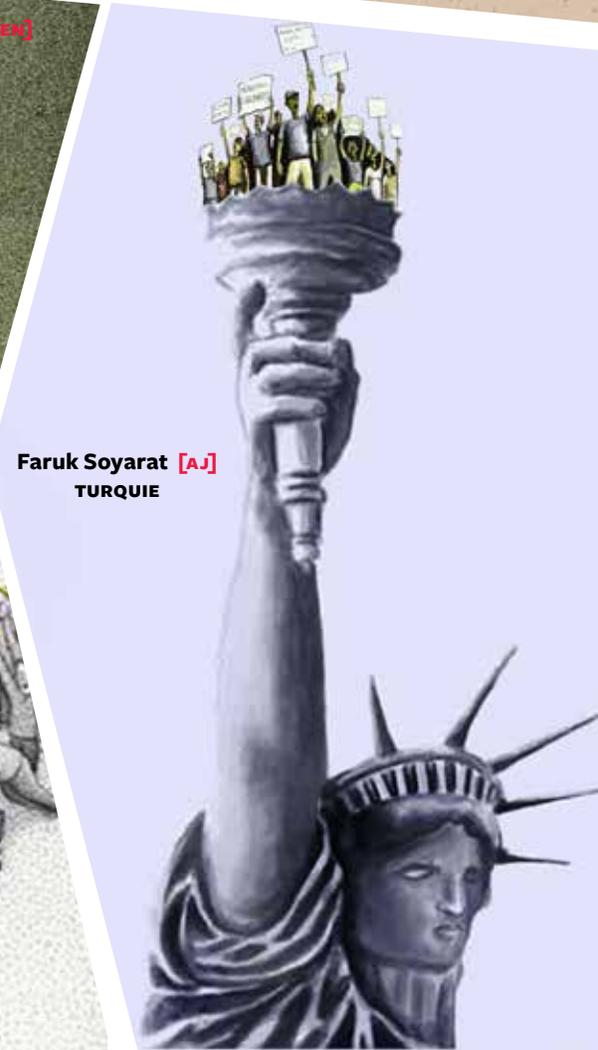
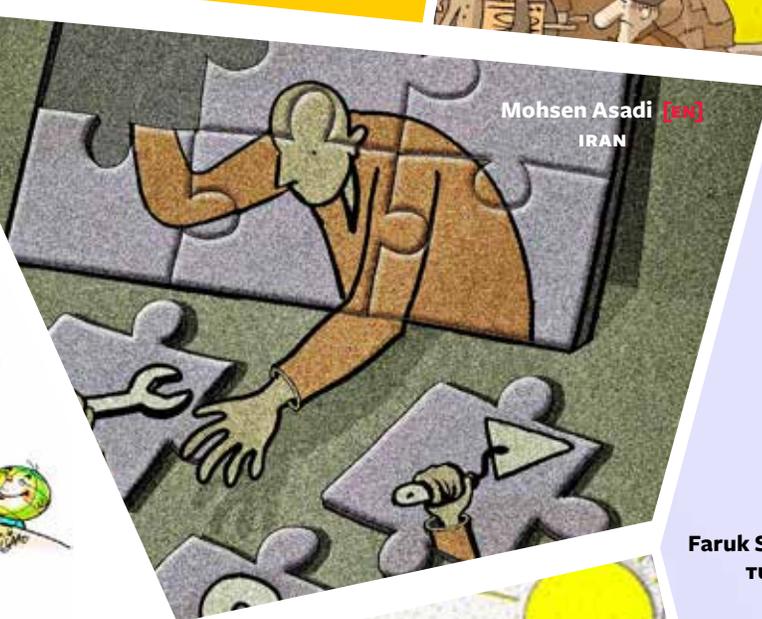
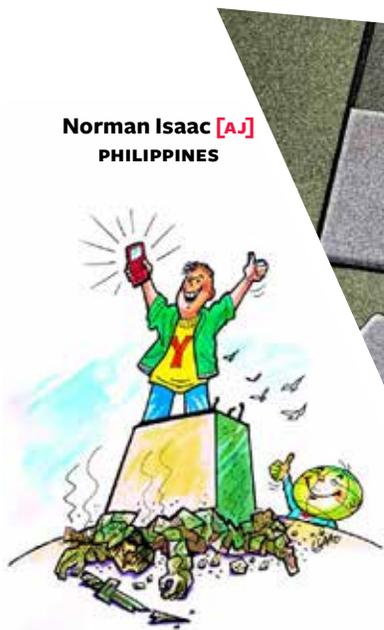
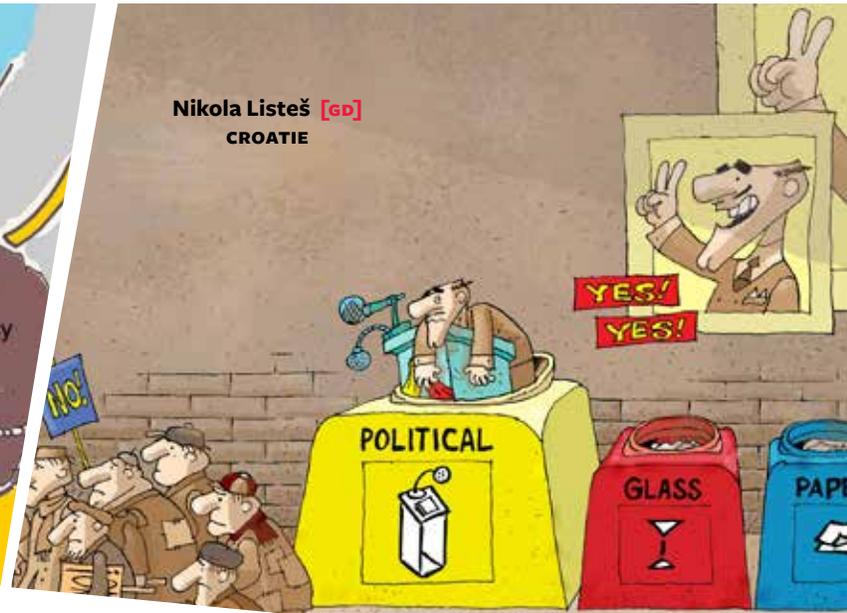
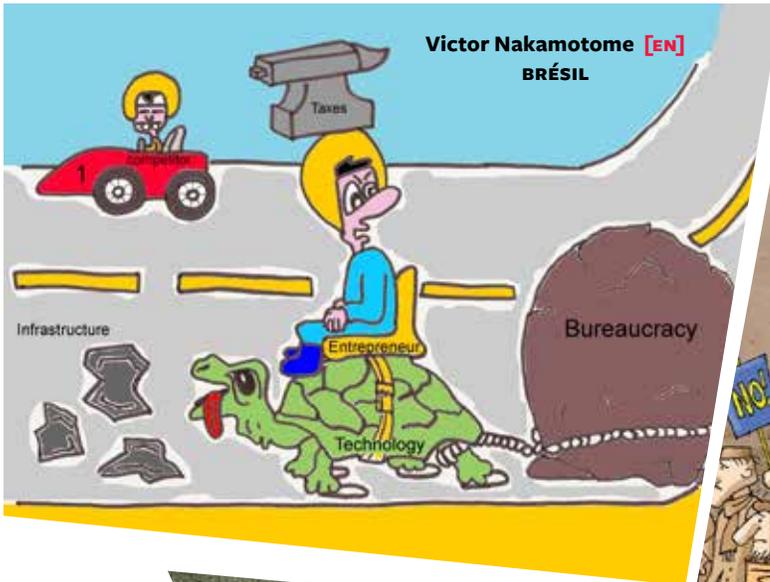
AUTONOMISATION DES JEUNES [AJ]

La clé de la réforme politique et économique

LAURÉAT

Taufan Hidayatullah
INDONÉSIE





« Les dessins humoristiques sont une langue internationale pour exprimer des convictions et des émotions, une langue sans frontières et sans nationalité. »

SEYEDBEHZAD GHAFARIZADEH

À la campagne, les robots marchent comme sur des roulettes

Lors d'un joli dimanche ensoleillé, dans la petite ville d'Accident, dans une zone rurale du Maryland, les membres du club de robotique 4H et leurs mentors analysent des projets étalés sur de grandes tables dans un bâtiment industriel. Les lycéens éprouvent des difficultés à mesurer le châssis des robots, car les mesures doivent être très précises.

Les membres de ce club conçoivent, construisent, programment et testent des robots pour participer à des concours. Darrah Speis, une élève d'une équipe appelée G-Force, l'une des nombreuses équipes à faire partie du club, affirme que la participation à ces événements « demande des mois et des mois de préparation ».

Les membres rivalisent d'idées pour améliorer les robots, explique Arlene Lantz, enseignante et mentor de l'une des équipes. « Parfois, ils sont si concentrés qu'ils en oublient qu'il est temps de partir », nous dit-elle. C'est donc elle qui doit leur rappeler quand il est temps de rentrer chez eux.

Passer à la vitesse supérieure

Il y a sept ans, Phil Malone, ingénieur logiciel avec une grande expérience en robotique à son actif, a pris l'initiative de transformer un entrepôt vide en lieu de travail commun. Cette décision faisait partie de son plan visant à démontrer l'intérêt des sciences, de la technologie et de l'ingénierie aux élèves. Une fois à la retraite, il a fondé l'organisation à but non lucratif, Garrett Engineering and Robotics Society (GEARS).

Le comté de Garrett, où se trouve Accident, est situé à l'écart des grandes villes. Les activités extra-scolaires susceptibles d'intéresser les élèves ne sont pas monnaie courante. Phil Malone fut enchanté d'apprendre qu'Arlene Lantz et un autre enseignant, Chuck Trautwein, avaient déjà dirigé des camps de technologies et de robotique LEGO avant que GEARS ne soit créé, ouvrant ainsi la voie à l'élargissement des activités liées à la robotique.

L'engouement suscité par la robotique s'est intensifié quand, en 2009, 4-H a lancé un programme de robotique accessible à tous les élèves des environs. Les membres de la communauté, les entreprises locales et le comté ont contribué au programme en proposant un soutien matériel et financier. Phil Malone a inventé SuGO, des robots construits par de plus jeunes élèves avec les jeux de construction LEGO Mindstorms et qui s'affrontent dans une version robotique d'un combat de sumos. Les membres du club vendent des robots SuGO et d'autres kits similaires pour recueillir des fonds qui servent à l'achat de matériel robotique.

Lors des entraînements et des tournois, les membres apprennent la mécanique, la dynamique, la programmation informatique et d'autres disciplines. « Nous pouvons voir les idées des autres, leur évolution et l'ensemble du processus de décision », précise Robbie Browning, le programmeur de l'équipe G-Force.

Darrah Speis, sa coéquipière, adore la robotique car cette discipline stimule l'ingéniosité. « Si vous pouvez le



TechnoClovers (en chemises vertes) lors du concours FIRST Robotics de 2012

PHOTOS : AVEC L'AMABLE AUTORISATION DE 4-H

concevoir, vous pouvez le réaliser », assure-t-elle.

Le travail d'équipe constitue aussi un facteur non négligeable. Lors d'un récent concours, le « 4-H LEGO Challenge », l'équipe de Darrah Speis a réalisé un sans-faute, et les différents membres de l'équipe se sont réjouis de cette victoire avant que l'équipe ne soit disqualifiée suite à un problème technique. Pour pouvoir reprendre la compétition, les membres de l'équipe ont dû apporter des modifications importantes et redémarrer le robot en

240 : le nombre de clubs de robotique 4-H aux États-Unis



Levi Lantz, ancien membre de l'équipe G-Force et aujourd'hui mentor, travaille avec la débutante, Darrah Speis, qui attache un dispositif en blocs aux bras du robot.

30 minutes. « Je croyais qu'on n'y arriverait jamais, mais on s'est serré les coudes et on a fini par gagner », explique Darrah Speis, très heureuse du travail accompli par son équipe.

Darrah Speis, l'une des deux filles de l'équipe, ne se sent pas rejetée. « Toute l'équipe est sur la même longueur d'ondes », précise-t-elle. Avant, elle était dans une équipe uniquement composée de filles, et elle aimait porter des t-shirts roses, danser pendant les pauses pour se détendre et débattre de la « légalité et de la faisabilité d'éblouir leur robot », écrit-elle dans un article qui a été publié dans le journal Delmarva Farmer.

Rien de tel que des trophées pour se motiver

Quand un visiteur se rend dans les locaux de GEARS, Arlene Lantz s'empresse de lui montrer une vitrine où sont entreposés de nombreux trophées, plus de 60, remportés par huit des équipes de robotique du comté de Garrett au cours des dernières années.

Chaque victoire attire de nouveaux membres et renforce la motivation des membres actuels, constatent les mentors. En 2013, une équipe a remporté un prix d'innovation pour avoir fabriqué une pince conçue pour les personnes âgées souffrant d'une mauvaise coordination entre les yeux et les mains. Deux autres équipes, Techno Clovers et G-Force, se sont qualifiées pour le First Tech Challenge World Championship, à chaque fois qu'elles se sont présentées. À l'université, nombreux sont les étudiants qui choisissent la voie de l'ingénierie ou des technologies de l'information. Certains diplômés reviennent pour devenir mentors, comme c'est le cas pour les fils d'Arlene Lantz. Le groupe de robotique organise de nombreuses campagnes de sensibilisation et forme les élèves du comté de Garrett, et au-delà. En outre, Garrett College a récemment ouvert un laboratoire d'ingénierie et de robotique pour cultiver les talents des informaticiens en herbe.

Quand Phil Malone pense à l'engouement des élèves et au soutien de la communauté pour la robotique dont il est témoin, il reconnaît qu'il n'avait jamais pensé que son initiative prendrait une telle ampleur. ■ A.Z.

D'UN POINT À L'AUTRE : ACCIDENT ●

60 millions : le nombre d'Américains qui ont été membres d'un club 4-H



Ce robot construit par G-Force ramasse des cercles et les place sur un support central.

Le b.a.-ba des clubs 4-H

- Avec ses **six millions de membres**, 4-H est la plus grande organisation pour la jeunesse aux États-Unis. Créée au début du xx^e siècle, son objectif était de former les élèves des zones rurales afin qu'ils puissent appliquer la science et la technologie aux travaux de la ferme et aux tâches ménagères. Elle tire son nom de la première lettre des mots anglais head (tête), heart (cœur), hands (mains) et health (santé).
- Le recul de l'agriculture dans l'économie et la hausse du nombre de membres en milieu urbain ont poussé le mouvement 4-H à privilégier **les sciences et l'ingénierie**.
- Les activités 4-H sont soutenues par le département de l'Agriculture des États-Unis, **111 universités**, des entreprises privées (telles que J.C. Penney Company Inc. et Lockheed Martin Corporation) et des adultes bénévoles.
- Les membres des clubs 4-H choisissent **un projet** sur lequel ils travaillent pendant un an.
- Selon une étude de l'université Tufts, les membres des clubs 4-H obtiennent de **meilleurs résultats scolaires** que les non-membres et ont davantage tendance à opter pour des programmes en sciences, en ingénierie ou en informatique.

SOURCE : 4-H





M A R D I G R A S

Quel mardi !

« On peut recevoir des perles

pendant des jours, mais on n'a pas forcément de noix de coco ou de chaussure. Ça, c'est très convoité », fait remarquer Carrie Jo Martina en parlant des babioles qui sont lancées à la foule à l'occasion du carnaval annuel de Mardi Gras, à la Nouvelle-Orléans.

Cette fête a lieu la veille du carême, une période de 40 jours observée par de nombreux chrétiens avant Pâques. Des confréries, dites krewes, parrainent la construction de chars et participent au grand défilé qui emprunte la célèbre St. Charles Avenue, à la plus grande joie des spectateurs massés le long du parcours et auxquels toutes sortes de colifichets sont jetés.

Certaines confréries lancent des objets de marque. La confrérie des Muses, par exemple, lance à la foule des chaussures soigneusement décorées, tandis que celle des Zulus offre des noix de coco peintes à la main. Wade Wright, un membre de la confrérie des Zulus, a commencé en décembre 2013 à peindre à la main les noix de coco pour l'édition 2014 des festivités de Mardi Gras, qui ont lieu le 4 mars. Il a prévu d'en décorer au moins 300 avant le grand jour.

Carlyn Worthy, de l'Office du tourisme et des conférences de la Nouvelle-Orléans, signale qu'Endymion, l'une des super krewes — « super » en raison du nombre élevé de membres qui la composent — avait, l'année dernière, le plus grand char au monde. Il transportait 230 personnes. Sa construction avait coûté 1,2 million de dollars et la chanteuse de pop Kelly Clarkson était à son bord. Embarquer dans ces chars très créatifs est un privilège qui se mérite et une expérience inoubliable.

Pour les spectateurs, la distribution des cadeaux est bien souvent la partie la plus exaltante. Lorsqu'il donne une noix de coco décorée de ses mains à un spectateur, Wade Wright prend plaisir à regarder le bénéficiaire examiner cet objet de près, comme si c'était quelque chose de rare.

« Ils contemplent l'œuvre d'art et pensent au travail que cela a demandé. Pour moi, il n'y a rien de mieux », ajoute-t-il. ■

D'UN POINT À L'AUTRE : NOUVELLE-ORLÉANS ●

Page précédente : des personnages déguisés lancent des colifichets à la foule pendant le carnaval de Mardi Gras à la Nouvelle-Orléans.



Masques de la fraternité

À l'origine, lors de la fête de Mardi Gras, les masques constituaient un élément « égaliseur », selon Ann Guccione, qui dirige un magasin de masques à la Nouvelle-Orléans. Le carnaval était l'occasion pour l'ensemble des classes sociales de se mélanger, et les masques permettaient aux participants de fraterniser sans savoir si leur interlocuteur provenait d'un milieu plus ou moins favorisé, et sans avoir peur d'être jugé. Aujourd'hui, même si ces barrières sociales n'existent plus, les masques font toujours partie intégrante du costume des fêtards. Ann Guccione se souvient d'un homme qui avait acheté dans son magasin, pour Mardi Gras, un masque en cuir très élaboré, assorti de véritables cornes de taureau et dont les yeux avaient été traités par un taxidermiste. Le lendemain, il a téléphoné à la commerçante pour lui dire que son masque avait fait sensation. « Il a été invité à toutes les fêtes VIP, raconte-t-elle. Le mystère derrière un masque représente l'élément qui change tout. »

De la musique plein les oreilles

Seuls les meilleurs musiciens sont à même de bien jouer du jazz, d'après Jason Patterson, directeur musical du club de jazz Snug Harbor à la Nouvelle-Orléans. Le jazz est une forme unique de musique populaire, puisqu'elle laisse une grande place à l'improvisation. Pour Jason Patterson, les partitions de musique ne fournissent qu'une structure de base, une sorte « d'ossature ». « Ce sont les musiciens de jazz qui lui donnent vie », affirme-t-il. Il encourage les férus de jazz à visiter Frenchmen Street, le berceau du jazz où, encore aujourd'hui, il est possible d'écouter du jazz traditionnel dans de nombreux endroits. Dans les établissements de part et d'autre de la rue, les gens peuvent encore danser aux airs des années 1930.



Une recette traditionnelle

Les traditions culinaires de la ville n'ont aucun secret pour Wendy Chatelain, originaire de la Nouvelle-Orléans et directrice commerciale du plus vieux restaurant familial aux États-Unis, Antoine's Restaurant. Pour elle, le gombo créole et les haricots rouges avec du riz sont les plats les plus typiques de la Nouvelle-Orléans. Le gombo aux huîtres, aux crevettes et aux crabes, que l'on trouve en abondance dans le quartier du port, est très populaire. Si les restaurants comme Antoine's ont leur propre version bien établie de ce plat, à la maison, chaque cuisinier y ajoute sa touche personnelle. La préparation des haricots rouges et du riz, qui laisse moins de place à l'imagination, commençait traditionnellement le lundi, « le jour de la lessive, pour que les haricots aient le temps de cuire pendant qu'on est ailleurs à laver le linge », explique Wendy Chatelain. Le mardi, le riz était servi avec les haricots qu'on avait laissé mijoter, ce qui en fait l'un des plats préférés des habitants de la Nouvelle-Orléans.



Préserver les trésors du monde

LAUREN MONSEN

Depuis sa création il y a treize ans, le Fonds des ambassadeurs des États-Unis pour la préservation du patrimoine culturel a alloué plusieurs millions de dollars à la préservation de sites et d'objets culturels, ainsi que de formes d'expression traditionnelles, partout dans le monde.

Notre nouveau livre, *Priceless*, présente bon nombre de ces efforts de préservation, qu'il s'agisse de la rénovation de bâtiments, de la préservation de manuscrits, de la protection de sites archéologiques ou de la collecte d'informations sur des pratiques artisanales en disparition.

Retrouvez chaque mois l'un de ces trésors dans la revue *EJ|USA*. Le mois prochain, découvrez le Trésor de Pétra, en Jordanie.

KENYA, NIGERIA, TANZANIE

CHINE, LAOS, MONGOLIE

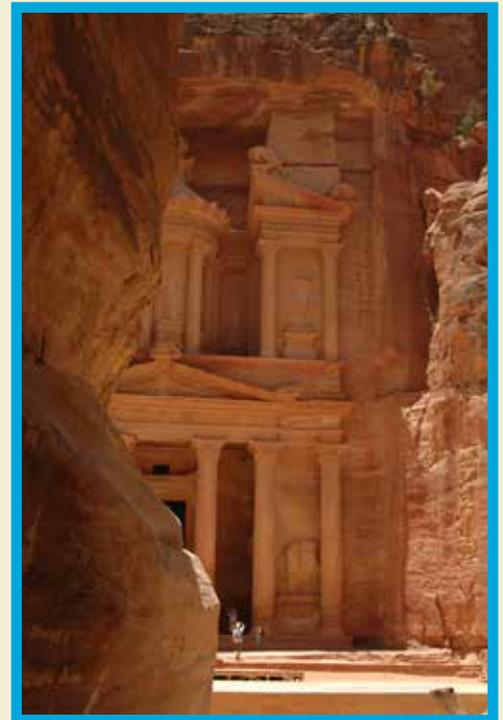
MACÉDOINE, TURQUIE, UKRAINE

IRAK, JORDANIE, LIBAN

AFGHANISTAN, NÉPAL, TURKMÉNISTAN

BOLIVIE, MEXIQUE, PÉROU

Le trésor de Pétra, en **Jordanie**, sera présenté dans le numéro d'*EJ|USA* du mois prochain.



AMERUNE



Explorez !

Découvrez l'art de la préservation dans le livre ***Priceless***.



Dans le sillage des années 1960

LONNIE BUNCH

Le mouvement des droits civiques a valu à ce pays certains de ses moments les plus mémorables – celui qui restera à jamais gravé dans les mémoires étant la marche sur Washington de 1963.

Ce qui a eu lieu ce jour-là dans la capitale du pays a eu des retombées importantes sur les cinquante années qui ont suivi. Des années plus tard, les femmes allaient marcher pour revendiquer l'égalité des droits ; les homosexuels, les écologistes et des coalitions réclamant l'égalité des droits pour les Amérindiens, les personnes du troisième âge et les personnes en situation de handicap leur emboîteraient le pas.

Le mouvement des droits civiques dans son ensemble a donné aux citoyens – à tous les citoyens – le sentiment que des changements profonds étaient possibles (voir « De l'admiration à l'action »).

Presque tous les mouvements qui allaient suivre se sont inspirés d'éléments du mouvement des droits civiques, les adaptant à leur cause.

Le mouvement des droits civiques a démontré qu'une foule qui bat le pavé réussissait non seulement à attirer l'attention des médias, à insuffler des valeurs morales et à développer le leadership, mais aussi à donner aux gens le sentiment de participer à quelque chose qui les concernait personnellement. Les manifestations pour l'amendement sur l'égalité des droits ont prouvé que frime et ferveur faisaient bon ménage.

En outre, il était essentiel d'avoir un dirigeant charismatique. Cesar Chavez a prêté sa voix aux ouvriers agricoles en difficulté à

la fin du xx^e siècle. Quand le mouvement naissant en faveur des droits des homosexuels a eu besoin d'un leader, Harvey Milk a été à la tête des cortèges à San Francisco dans les années 1970.

Les mouvements qui se sont développés à travers le monde autour du mouvement des droits civiques comprenaient qu'il fallait former des coalitions, des coalitions qui pourraient faire pression pour que des lois soient votées. C'est sur ce modèle que l'Organisation nationale des femmes (NOW) a été créée.

Aux États-Unis, les lois et les décisions de justice sont nécessaires pour consolider le travail effectué sur le terrain. Pour les militants des années 1960, la consécration est arrivée avec l'adoption de plusieurs lois, à commencer par la Loi sur les droits civiques de 1964.

L'effritement des vieilles traditions a ouvert la voie à l'œuvre politique. Les causes défendues dans la rue sont progressivement devenues la pièce maîtresse des programmes politiques et législatifs. Les principes des législations sur les droits civiques imprègnent la loi dite Titre IX (qui stipule que les femmes doivent avoir droit aux mêmes possibilités que les hommes dans les programmes éducatifs bénéficiaires de fonds fédéraux), au même titre que les lois et les idées qui évoluent rapidement sur le mariage homosexuel.

De surcroît, les lois débouchent sur un nouveau militantisme. Aujourd'hui, grâce au mouvement féministe, le Congrès des États-Unis compte 98 femmes, tandis que 20 pays à travers le monde ont une femme à leur tête. Ces résultats étaient au cœur de tous les rêves il y a cinquante ans. ■

D'UN POINT À L'AUTRE :

WASHINGTON ● ; SAN FRANCISCO ●



Lonnie Bunch, directeur du Musée national de l'histoire et de la culture afro-américaines de l'institut Smithsonian, qui doit ouvrir ses portes l'année prochaine, a une vision panoramique de l'histoire.



Lexique anglais

AGGREGATION | to join or combine into a single group..., p. 5

ATROCITIES | a very cruel or terrible act or action, p. 15

BRAINCHILD | an idea, plan, or creation of one person, p. 6

DEXTERITY | ...clever skill: the ability to think and act quickly and cleverly, p. 16

ERRATIC | acting, moving, or changing in ways that are not expected or usual: not consistent or regular, p. 2

GESTICULATION | to move your arms and hands especially when speaking in an angry or emotional way, p. 2

IMMERSION | ...complete involvement in some activity or interest, p. 18-19

IMPROVISED | to speak or perform without preparation..., p. 17, 26

INCEPTION | the time at which something begins, p. 27

INGENUITY | skill or cleverness that allows someone to solve problems, invent things, etc. ..., p. 22

INTROSPECTIVE | the process of examining your own thoughts or feelings, p. 16

MARGINALIZED | to put or keep (someone) in a powerless or unimportant position within a society or group, p. 15

MEDIA | the radio stations, television stations, and newspapers through which information is communicated to the public ..., p. 9, 19, 28

MINSTREL | ...a member of a group of entertainers who performed black American songs and jokes usually with blackened faces, p. 12

PROFOUND | ...very great ..., p. 28

PROTAGONIST | the main character in a novel, play, movie, etc..., p. 4

SECTOR | an area of an economy: a part of an economy that includes certain kinds of jobs..., p. 3, 6, 18

SYNTHETIC | made by combining different substances; not natural, p. 6

TRINKET | a piece of jewelry or an ornament that has little value, p. 26

VIP | a person who is very important or famous, p. 26

ZONING | a system of rules used to control where businesses and homes are built in a city or town, p. 9

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DU MERRIAM-WEBSTER'S LEARNER'S DICTIONARY © 2013 BY MERRIAM-WEBSTER, INC. (WWW.LEARNERSDICTIONARY.COM)

D'UN POINT À L'AUTRE



surf **US**



ejUSA.state.gov

on America | online | all the time



Ambassade des États-Unis d'Amérique



DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS
BUREAU DES PROGRAMMES D'INFORMATION INTERNATIONALE